

Kelly Reichardt

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 163, September 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2013). Kelly Reichardt. *24 images*, (163), 44–44.

Kelly Reichardt



Auteure de quelques grands petits films américains, notamment *Old Joy* (2005) et le très beau *Wendy and Lucy* (2008), Kelly Reichardt n'aura cependant révélé l'ampleur de son talent qu'avec son quatrième long métrage *Meek's Cutoff* (2010) qui, à l'inverse des précédents, était plutôt un petit grand film américain. Ce western contemplatif, rare réflexion sur

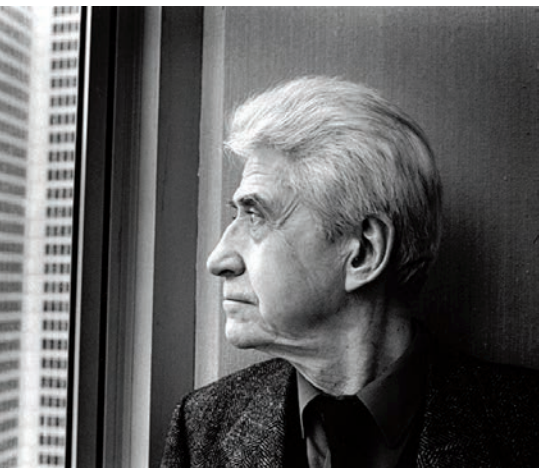
la place de la femme dans la conquête de l'Ouest, aura confirmé ce que l'on soupçonnait déjà, à savoir que Reichardt pose avec sa caméra la question du rapport au territoire et à la nature et de son influence profonde sur l'identité individuelle et collective en Amérique. Le pari formel audacieux de tourner le film dans le ratio d'image 4:3, en hommage aux œuvres de John Ford qui ont contribué à l'édification d'un imaginaire de la frontière, porte certes ses fruits sur le plan strictement esthétique. Mais il indique surtout une admirable compréhension des enjeux mythologiques d'un grand genre cinématographique, dont Reichardt évite les conventions et détourne les codes de manière intelligente.

Reichardt nous avait déjà fait le coup, deux ans plus tôt, en tournant un road movie essentiellement statique sur les mésaventures d'une jeune fille prisonnière d'une petite ville de l'Oregon. Sur fond de crise économique, c'est à un autre grand mythe américain, celui de la liberté, que s'attaquait la cinéaste. La

mise en scène méthodique d'une arrestation et de la procédure qui s'ensuivait exposait de façon on ne peut plus claire, mais sans abus dramatique, la froideur systémique de ce dispositif de contrôle des éléments marginaux d'une société – l'humiliation subtile qu'il leur fait subir. Kelly Reichardt se démarque de la masse des réalisateurs « approuvés par Sundance » tant par la rigueur de sa démarche que par la portée de son discours. Elle transcende ce courant dans lequel elle s'inscrit pourtant et, en évitant ses clichés et ses formules sans pour autant s'éloigner de ses préoccupations, elle prouve que le cinéma indépendant américain peut encore aujourd'hui faire preuve d'une authentique vitalité. – Alexandre Fontaine Rousseau

« ... Reichardt pose avec sa caméra la question du rapport au territoire et à la nature et de son influence profonde sur l'identité individuelle et collective en Amérique. »

Alain Resnais



© Bertrand Carrière

Malgré son grand âge (il a eu 92 ans le 3 juin) et bien que ses courts métrages des années 1950 lui aient déjà assuré une place dans l'histoire du cinéma, il faut toujours compter avec Alain Resnais pour cerner le paysage du cinéma actuel. Son art consommé de la mise en scène, qui participe désormais d'une sorte d'apesanteur lyrique, nous

ravit toujours, film après film. Cinéaste depuis longtemps étiqueté « sérieux » (la bombe atomique, les camps d'extermination, la guerre civile espagnole, la guerre d'Algérie, la mort), il nous propose depuis un moment un cycle de *divertimenti*, aussi brillants que séduisants – *Les herbes folles* (2008) en constituant l'aboutissement le plus remarquable. Mais pour Resnais mettre en images les rêves ou les fantasmes est une chose très sérieuse et il nous en fait (brillamment) la démonstration dans son plus récent opus *Vous n'avez encore rien vu* (2012). Mettre en image, mais aussi, trouver la forme qui convient, au besoin inventer la forme nouvelle qui va solliciter le spectateur. Inventeur de formes donc, et qui connaît mieux que personne les ressources inépuisables du montage qui, de Moviola en Steenbeck et en Avid, quelle que soit l'évolution technique du cinéma, demeure le lieu où naît le film.

Fréquent collaborateur d'écrivains de premier plan (Duras, Queneau, Robbe-Grillet, Mercer, Cayrol, Semprun), Resnais

a récemment pratiqué une sorte d'archéologie joyeuse, allant dénicher dans les placards du théâtre de boulevard des œuvres oubliées, abhorrées même. Adaptant le réputé réactionnaire Bernstein (*Mélo*) ou nous proposant de redécouvrir le charme suranné de spectacles populaires d'une époque révolue (*Cœurs, Pas sur la bouche*) ou le théâtre d'un auteur aujourd'hui oublié (Anouilh), il célèbre la liberté d'un cinéma où le sujet et les personnages se fondent dans un mouvement aussi libre que savant. Et le cinéaste de garder néanmoins des attaches avec la littérature la plus actuelle (Christian Gailly) qu'il sert magnifiquement et avec toute la liberté que sa maîtrise autorise dans le grand film moderne qu'est *Les herbes folles*. – Robert Daudelin

« Son art consommé de la mise en scène, participe désormais d'une sorte d'apesanteur lyrique... »